JEAN-MICHEL BOURGEOIS
DOMINIQUE VIALA

VIGNE ROUGE



Jean-Michel Bourgeois
Dominique Viala

Vigne rouge

© Jean-Michel Bourgeois, Dominique Viala, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2105-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

« Quand j'y repense, je me demande comment la situation a pu m'échapper à ce point.

Je me revois dans l'obligation de buter un type pour tâcher de sauver ce qui pouvait l'être encore. Je n'avais jamais vu autant de fouines autour d'un macchabée !

Le plan était machiavélique, personne ne pouvait soupçonner quoi que ce soit. Noyer le poisson, j'ai fait ça toute ma vie. Mais cette fois-ci, rien ne s'est passé comme prévu. Tant d'années sans se faire coffrer et tomber si connement. Comment peut-on avoir une telle scoumoune ?

L'ouverture de la porte métallique me tire de mes pensées.

"Allez ! Bouge-toi ! Ils attendent que tu craches le morceau !".

En croisant mon regard, ce gros lard de flic me balance une grimace. Il me sort par les yeux cet abruti. Avec le bide qu'il a, il ne doit pas en attraper beaucoup des truands !

Je me lève péniblement. Ces heures passées dans ce maudit trou à rats m'ont rouillé les articulations.

Ah ! S'ils savaient… ».

Chapitre 1

Vendredi 3 janvier, 16 h 30.

Rue de la République, quartier du Vieux-Port, Marseille.

Depuis près de deux heures, la Focus était en planque parmi des voitures en stationnement.

— Tu es sûre de ton tuyau ? demanda Sarto de sa voix grave.

Émilie répondit sans quitter la rue des yeux :

— Mon indic ne m'a jamais plantée.

Sarto réprima une grimace, dubitatif.

— Ça, c'était avant Varrazzi. Il t'a vraiment assuré qu'il serait dans ce coup-là ?

Émilie hocha la tête.

— Oui. En tout cas, je l'espère.

Son regard se durcit.

— À cause de ce salopard, j'ai failli y rester. Une balle à deux doigts du cœur, un mois d'hôpital, ça laisse des traces… et une sacrée rancune. Cette fois, je ne lui laisserai pas la moindre chance.

Après plusieurs secondes d'un silence songeur, elle ajouta :

— Il faudra jouer serré. Depuis qu'il a flingué l'autre bijoutier, il n'a plus rien à perdre.

Sarto écrasa sa cigarette dans le cendrier prêt à déborder, puis jeta un coup d'œil vers la bijouterie Dumont, à une centaine de mètres.

— On doit absolument les prendre en flagrant délit. J'espère que Dumont ne va pas merder.

— Un flag, c'est toujours risqué, admit Émilie. Mais il a été bien briefé. Après ce qui est arrivé à son collègue, je ne pense pas qu'il cherche à jouer pas les héros. Cinq fois que ces salopards nous glissent entre les doigts. Il n'y en aura pas une sixième.

— Que la Bonne Mère t’entende.

Sarto jeta un œil au tableau de bord. 2°. Il augmenta légèrement le chauffage et enfouit ses mains dans les poches de son blouson.

— Il a bon dos le réchauffement climatique ! Sous peu, on va voir débarquer une colonie de pingouins sur la Canebière.

Le capitaine Sartorelli, cinquante-cinq ans, silhouette massive, cheveux poivre et sel, patientait au volant. À l’Évêché, siège historique de la police marseillaise, on le surnommait « Sarto » ou encore « le Manouche ». Un vieux briscard de la Crim’, autant réputé pour son flair que pour son humour décalé.

À ses côtés, la commandante Émilie Genay dirigeait l’opération. Quarante-deux ans, cheveux blonds mi-longs, regard bleu lagon. Intuitive. Une enquêtrice redoutée… et peu encline à se laisser approcher.

Elle attrapa l’Acropole posé sur le tableau de bord.

— Marianne, tu me reçois ?

— Cinq sur cinq.

— Rien à signaler ?

— RAS.

— On attend.

Dans un Scenic blanc, le lieutenant Kevin Zimmermann — Zimm pour ses collègues — trente-cinq ans, grand gabarit de 1m90, et la capitaine Marianne Bent, la quarantaine, petite brune au caractère bien trempé, étaient postés en retrait dans la rue Henri Fiocca.

Deux voitures, quatre flics.

Et une seule chance de coincer Varrazzi.

Deux heures qu’ils étaient là, le cul vissé à leur siège, le corps engourdi et l’esprit tendu. Une planque, on sait quand ça commence. Jamais quand ça finit.

Le jour déclinait lentement.

Un vent léger remontait du Vieux-Port et faisait trembler les guirlandes lumineuses dans les arbres.

— Les autres braquages ont eu lieu entre chien et loup, dit Émilie. Ils ne devraient plus tarder.

Sarto acquiesça en consultant sa montre.

Puis son regard accrocha le rétroviseur.

Son front se plissa.

Un gros 4x4 sombre approchait, tous feux éteints.

Il posa une main sur le genou d'Émilie.

— Baissons-nous. Je crois que nos clients arrivent.

Ils s'enfoncèrent dans leur siège.

Le véhicule les dépassa, franchit la ligne médiane et s'immobilisa devant la bijouterie, à cheval sur le trottoir.

— Bingo, murmura Sarto.

Émilie reprit le talkie.

— Objectif sur place. 4x4 Mercedes noir qui pointe dans votre direction. On démarre à mon signal ; vous leur coupez la route et on les saute en même temps. Soyez prudents !

— Reçu, répondit Marianne.

Un homme petit et trapu, entièrement vêtu de sombre, sortit côté passager. Il écrasa sa cigarette du bout de sa chaussure, enfila une cagoule, puis récupéra dans l'habitacle un sac à dos derrière lequel il dissimula un pistolet avant de se diriger d'un pas rapide vers la bijouterie.

Dans l'Acropole, la voix d'Émilie était subitement stimulée par l'adrénaline :

— Il vient d'entrer. Tenez-vous prêts.

— OK.

Émilie fixait la porte. Les secondes s'étiraient dans une tension palpable. Soudain, celle-ci s'ouvrit à la volée. L'homme cagoulé jaillit sur le trottoir, courut jusqu'au Mercedes et se jeta à l'intérieur en claquant la portière. Le SUV bondit sur la chaussée et s'éloigna à toute allure.

— Go ! hurla Émilie dans le talkie.

Elle plaqua le gyrophare sur le toit de la Focus qui démarra dans un crissement de pneus.

Zimm enclencha la première. Accéléra. Mais relâcha trop vite l'embrayage. Le moteur cala.

— Meeeeerde !

— Magne-toi ! s’écria Marianne. On va les rater !

— Allez ! Démarre !

— Qu’est-ce que vous foutez ? beugla Émilie.

— On a calé !

Le moteur se fit enfin entendre. Zimm enfonça l’accélérateur. Trop tard… Le Mercedes venait de leur passer sous le nez.

La Ford se rapprochait du 4x4. Tout à coup, le conducteur planta un coup de frein brutal et vira dans une petite rue sur la droite. Côté passager, un bras sortit de la fenêtre, le majeur dressé bien haut.

— L’enfoiré ! s’exclama Sarto. Il a enfilé la rue Coutellerie en sens interdit. Et en plus, il se fout de nous !

Main droite cramponnée à la poignée de sécurité et Acropole dans la gauche, Émilie donna ses instructions :

— On le prend en chasse ! Remontez jusqu’à la place Sadi Carnot. Avec un peu de chance, ils emprunteront la rue Méry. Vous les coincerez au rond-point.

— C’est parti ! lança Zimm, mâchoire serrée.

Émilie se tourna vers Sarto.

— Tu ne le lâches pas, ce fumier !

— T’inquiète. Tu vas voir où il va se le carrer son doigt !

Pas très sportif, le Manouche, mais donnez-lui un volant, il se métamorphose alors en Sébastien Loeb.

Le SUV s’engagea rue des Consuls, puis tourna rue de la Mûre. Le conducteur, surexcité par le bruit strident du deux tons, slalomait dangereusement entre les voitures en klaxonnant, obligeant les piétons à se mettre à l’abri. Sarto réduisait encore la distance, tandis qu’Émilie annonçait leurs changements de direction à la radio.

— Il est complètement fada, ce mec ! s’exclama le Manouche. À cette allure, il va éclater quelqu’un.

Le Mercedes tourna à gauche, Grande Rue.

— À gauche ! s’écria Émilie.

Puis à droite, rue Méry.

— Ils remontent la rue Méry ! précisa Émilie dans le talkie.

Il vira une nouvelle fois à droite. Puis remit les gaz.

Elle rectifia aussitôt leur position.

— Rue du Chevalier Roze !

Sarto écrasa la pédale de frein. Descendit les rapports. À peine sorti du virage, il enfonça l'accélérateur. 3ème, 4ème, le moteur gonflé de la Ford rugit sous le capot.

Il se rapprochait à nouveau des fuyards. Vingt mètres, quinze mètres.

Le conducteur jeta un regard affolé dans son rétroviseur. Les poulets ne lâchaient rien. À sa droite, un camion de livraison surgit brusquement.

— Attention ! cria Varrazzi.

Musique tonitruante dans sa cabine, le chauffeur n'avait rien remarqué de ce qui se jouait dans le quartier.

Le type au volant du SUV freina brusquement et obliqua tout à gauche. Il tenta de redresser sa trajectoire, mais emporté par la vitesse, le Mercedes s'encastra dans les voitures garées Grande Rue. Le fracas de tôles froissées fit se retourner les clients de la pharmacie juste en face.

Surpris, le chauffeur du camion planta son engin au milieu du carrefour.

Debout sur la pédale de frein, Sarto stoppa la Ford à quelques centimètres du fourgon.

— Ah ! Le con !

Sous le choc, l'homme en noir laissa échapper son arme sur le plancher. Légèrement étourdi, il secoua la tête. Il tendait la main pour la récupérer quand un crissement des pneus tout proche le fit sursauter. Conscient que les secondes lui étaient comptées, il délaissa le pistolet, saisit son sac à dos, bondit hors du Mercedes et détala vers le Vieux-Port.

Les policiers jaillirent de la Focus et ruèrent vers le 4x4.

— Ils viennent de cartonner à l'angle de la Grande Rue ! annonça Émilie. Occupez-vous du conducteur coincé dans le Mercedes. Varrazzi s'est barré, je m'en charge.

Elle balança le talkie-walkie au Manouche qui le réceptionna comme une patate chaude, puis se lança aussitôt à sa poursuite.

Grande Rue, aucune trace du fuyard.

Il a dû filer rue du Chevalier Roze.

Émilie le repéra en effet, juste avant qu'il ne disparaisse dans la courbe. Hors de question qu'il lui échappe. Elle accéléra l'allure. Varrazzi, un fumeur, courait déjà moins vite qu'au départ. Elle gagnait peu à peu du terrain. Au bout de la rue des Consuls, elle le vit tourner à droite.

Surtout ne pas le perdre de vue.

D'un revers de manche, le voyou essuya la sueur qui commençait à perler sur son front. Sa respiration se faisait plus saccadée. Ses semelles semblaient s'alourdir à chaque foulée. À regret, il laissa tomber son sac, puis prit à gauche, rue Bonnetière.

L'intervalle entre Émilie et le fuyard se réduisait inexorablement. À peine une vingtaine de mètres.

Soudain, une voix féminine et autoritaire retentit derrière lui :

— Arrête-toi, Varrazzi ! T'es foutu !

Le fugitif se retourna d'un mouvement brusque. La flic était toute proche. Le souffle de plus en plus court, il maudit ces fichues clopes. Il déboucha sur le quai du Vieux-Port. Un ado perché sur sa trottinette électrique, grosse doudoune blanche, casquette de l'OM vissée à l'envers sur son crâne rasé, déboula de sa gauche. Le gamin l'évita de justesse.

— Espèce de bouffon, achète-toi des lunettes ! l'invectiva le jeune.

Varrazzi l'ignora, préférant garder ses dernières ressources pour ce duel qu'il pressentait toutefois perdu d'avance.

Émilie allongea encore sa foulée. Mètre après mètre, elle gagnait du terrain.

Allez ! Encore un effort et tu le tiens !

Elle sortit son arme de l'étui.

Sur le quai, quelques passants s'étaient arrêtés pour observer la scène.

Derrière lui, le martèlement des chaussures sur la chaussée était à présent tout près. Trop près. Désemparé, épuisé, Varrazzi puisa dans ses ultimes réserves.